

nat de ses joues. Elle est rouge, je vous l'accorde. Vous tous, qui sans cesse me criez : Tu es fou, sachez bien que je ne suis point fou ; que voulez-vous, malgré vos rires et vos sarcasmes, *je l'aime quand même.*

\*\*\*

Pas plus tard qu'avant-hier, le moins beau du village informe ses compères d'une tardive découverte.

On le dit et redit ; et puis, de bouche en bouche, chacun à tour de rôle s'écrie : Voyez-donc, la fiancée du fou ! N'a-t-elle pas ?..... Certainement elle a une épaule plus haute que l'autre. L'on rit à son passage, on se moque de la pauvre enfant.

On veut me faire avouer que ma fiancée est bossue. Non, je n'avoue pas. Parce qu'une épaule est un peu plus haute que l'autre, il faudrait en conclure que la femme que j'aime est difforme. Jamais ! Aimez la régularité tant qu'il vous plaira, pour moi, cette disproportion dans les deux épaules la rend à mes yeux toute gracieuse, ce petit air penché, que vous ridiculisez tant, me plaît à ravir, puis, que voulez-vous mes amis, bientôt elle sera ma femme. *et je l'aime quand même.*

\*\*\*

Plusieurs même prétendent qu'elle boite ; cela, je dois l'avouer entre nous, sa jambe gauche est peut-être bien un peu en retard. Cependant ce défaut dans sa tournure ne saurait en souffrir à mes yeux. Élégante, ravissante, son marcher est capricieux, à chaque pas doucement elle se dandine, s'appuie légèrement à terre, semble vouloir s'abaisser ; quant au pas suivant, au contraire, elle s'élève semblant monter aux cieux ; enfin, tout en marchant, on croit qu'elle danse, il n'y a rien vraiment de plus gracieux.

À la saison prochaine je veux me marier, sans cela les gars du village me feront croire que ma fiancée n'est pas la plus belle fille du canton. Mais non, cela ne se peut, et, fort de mon amitié pour elle, à tous ceux qui me diront : Tu es fou grand bêta ! je répondrai : Allez, allez je ne suis point fou, mais que voulez-vous *je l'aime quand même.*

\*\*\*

Il faut pourtant que je vous dise ce qui me l'a tant fait aimer. C'est sa franchise, sa douceur et son cœur d'or. Songez qu'à la saison passée, elle a sauvé ma vieille mère qui a failli mourir.

Or je me dis : La pauvre fille, elle n'est pas heureuse avec tant d'infirmités, et je dois, par reconnaissance, me faire un devoir de l'aimer et de la chérir. C'est pourquoi, à tous ceux qui viennent me dire : Mais tu es fou grand bêta ! je réponds invariablement : Non, je ne suis pas fou. Non, cent fois non. Que voulez-vous, *je l'aime quand même.*

LUDOVIC.

En s'adressant au bureau du *Journal du Dimanche*, on obtiendra la file complète du journal, 5 cts. le numéro.

## UNE VOCATION IRRÉSISTIBLE.

Par une belle après-midi du mois d'août 186\*\*\* le solide et confortable steamer *Lady Heat* se préparait à partir de Québec, pour son voyage hebdomadaire dans le Golfe. Les départs de ce genre, et pour cette destination, sont connus de tous et il n'est pas besoin d'en donner ici les détails. La petite foule ordinaire de passagers se pressait sur le quai, se hâtant, parlant, riant, échangeant des adieux avec les parents et les amis, qui étaient venus les accompagner, et avec les flâneurs qui se trouvaient être de leurs connaissances, en regardant avec curiosité leurs futurs compagnons de voyage. Le brave capitaine M\*\*\* se multipliait, les bagages s'entassaient dans l'espace qui leur était réservé sur le steamer, les provisions étaient rendues et, au grand étonnement d'une voyageuse novice, on avait mis sur le pont une grande cage remplie de belles volailles—*la poule-au-pot* était promise aux voyageurs.

Enfin on détache les amarres, le steamer s'éloigne tranquillement, les adieux se renouvellent, les mouchoirs s'agitent, il est parti ! Ceux qui sont restés en ville quittent le quai en regardant le ciel, pour constater qu'il promet du beau temps aux voyageurs et ceux-ci s'occupent de leur installation à bord du steamer.

Les paysages admirables qui encadrent notre majestueux St-Laurent ne peuvent être décrits dans ce simple récit ; la plume qui le raconte ne doit pas essayer une description qui serait bien pâle auprès de celles qui ont été faites par nos meilleurs écrivains canadiens, descriptions si exactes, si brillantes, si enthousiastes !

Le lendemain, presque tous les passagers avaient fait connaissance ; le voyage ne durait que trois jours, il fallait se hâter. C'était assez long pour s'amuser ensemble et trop court pour se fatiguer les uns des autres : double avantage. Deux voyageurs demeurèrent solitaires, une femme dont les romans du *"Sea-Side library"* faisaient les délices et un homme qui est, de ce récit, le héros sans le savoir.

Il paraissait avoir une quarantaine d'années, et sa démarche et ses manières l'indiquaient clairement : c'était un marin. L'air profondément triste, il demeura assis toute la journée regardant le fleuve ou surveillant les manœuvres qui se faisaient à bord. Rien autre chose ne parut l'intéresser : ni les jeux d'une jolie petite enfant que tous les passagers caressaient à qui mieux mieux ; ni le bonheur de deux fiancés qui ne s'étaient pas rencontrés là par hasard ; ni la conversation enjouée d'une beauté québécoise ; ni les jeux de mots stupides d'un amateur trop passionné des *drinks* aux noms les plus excentriques. De temps à autre un jeune homme quittait le groupe des causeurs et s'en allait dire quelques mots au marin, dont il était le frère, mais toutes ses instances pour l'engager à prendre part aux amusements du bord étaient inutiles.

—Mon pauvre frère, dit-il, après une de ces tentatives, je crains bien qu'il soit toujours malheureux. Et comme les femmes exprimaient une sympathique curiosité, il ajouta :

—Je vais vous raconter son histoire.

Nous sommes fils d'un ancien marchand, à D\*\*\* et je continue le commerce qu'y faisait mon père. Dès son jeune âge, mon frère n'eut jamais d'autres plaisirs que de jouer sur le bord du fleuve et, plus âgé, de se risquer en canot, à des excursions qui faisaient la terreur de notre mère et lui attiraient de sévères réprimandes de la part du père. C'était inutile : il désertait de la maison ; plus tard il désertait de l'école et,

quelquefois seul, quelquefois avec des camarades aussi audacieux que lui, il allait canoter.

Un soir, à la nuit tombante, un vaisseau, qui se rendait à Québec, jeta l'ancre en face de D\*\*\* ; mon frère avait alors treize ans. Il s'échappa de la maison, s'embarqua dans son canot, se rendit près du vaisseau et s'y fit admettre sous prétexte de vendre des fraises aux marins, puis il réussit à se cacher dans un coin où il ne fut découvert que le lendemain, alors que le navire ayant levé l'ancre au point du jour, était déjà loin de D\*\*\*. Il pria, supplia le capitaine de le garder, de l'emmener avec lui comme mousse, mais il fut refusé, bien entendu ; et rendu à Québec il fut mis sous les soins de la police, et mon père reçut quelques jours après une lettre qui lui apprenait où était le fugitif dont nous étions tous très inquiets. Inutile de vous dire que mon père alla le chercher le plus tôt possible et que le châtement fut proportionné à l'offense.

Après qu'il eut subi sa punition, ma mère s'efforça de lui faire entendre raison : elle lui représenta combien il l'affligeait, combien elle serait inquiète s'il s'éloignait ainsi ; enfin elle trouva un argument qui fut décisif.

—Si tu veux être marin, mon enfant, lui dit-elle, ne crois pas que ton père et moi nous nous opposions à ce que tu suives cette vocation, mais tu es trop jeune encore et surtout trop ignorant. Cette profession te sera bien plus agréable et bien plus profitable si tu es suffisamment instruit pour parvenir à ses grades les plus élevés. Tu veux être mousse, mais tu ne peux l'être toute ta vie ; mets-toi donc en état de devenir capitaine. Au lieu de fuir l'école et tes livres, profite du temps et des facilités que tu as de t'instruire, et tu verras que dans quatre ou cinq ans d'ici, ton père t'aidera à suivre tes goûts pour la marine.

Mon frère se soumit, et pendant les deux années suivantes il fut un modèle pour ses compagnons d'études : plus d'escapades, plus de parties de pêche, plus d'excursions périlleuses, et, partant, plus de punitions.

Malheureusement mon père mourut. Le futur marin obtint de notre mère qu'elle le mit à une école de Québec, et le fait est que le précepteur de celle de D\*\*\* ne pouvait guère lui en apprendre davantage. Il fut donc mis en pension selon son désir. Au bout de six mois nous cessâmes de recevoir de ses lettres et quelques jours plus tard notre mère apprenait, par le directeur de l'école, que son fils avait disparu. Trois mois après il lui écrivit de la Havane, lui demandant pardon, mais il n'avait pas pu résister plus longtemps, disait-il, à l'attrait invincible qu'avait la mer pour lui.

Il y a vingt ans de cela ; pendant tout ce temps il nous a fait deux visites, de six à huit mois chacune. Il revenait toujours avec l'intention de ne plus repartir, mais la nostalgie de la mer le reprenait toujours. Il arrivait à l'automne ; l'hiver il ne s'ennuyait pas beaucoup, mais vers le printemps et surtout quand arrivaient ses bien-aimés navires, il ne pouvait plus y tenir. Il devenait pensif, triste, malade même, et il repartait.

Mais cette fois-ci, il est bien certain qu'il nous revient pour toujours ; malheureusement, c'est à peine un bonheur pour nous, vous voyez comme il est accablé de chagrin. Il est forcé d'abandonner sa profession ; une chute qu'il a faite du haut d'un mât lui a fait perdre l'usage de son œil droit et l'autre est très affaibli ; il n'ose plus entreprendre de conduire son navire, il ne voit pas assez ; de capitaine, il ne peut devenir simple matelot ; sa carrière est brisée. Il est convenu qu'il devient mon associé dans mon commerce, j'espère qu'avec le temps il y